

Magda HOLLANDER LAPON « Souffle sur la braise »
édition du Cerf 1993

Quelques épisodes de la vie d'un déporté à Auschwitz

LA SOIF

Il règne un tel désordre dans la distribution de la soupe et de la boisson à Ravensbrück que lorsque mon tour vient pour tendre ma gamelle, il n'y a plus rien.

Je n'ai pas bu depuis plusieurs jours. J'ai soif ; mes lèvres sont pleines de crevasses, ma langue est enflée et mes sens complètement engourdis. Je me serais jetée sur n'importe quelle flaque d'eau si mes camarades n'avaient pas été là pour m'en empêcher. Les pupilles se dilatent, les yeux deviennent hagards, on vous tient pour fou.

J'ai dû sombrer dans l'inconscience puisque je n'ai le souvenir que d'une sensation de vie qui revient en moi. Je me trouve devant un seau d'eau et, en me levant, je sens mon estomac peser de tout ce que j'ai bu.

D'où venait cette eau ? Je ne l'ai su que plus tard. Des compagnes inconnues sont venues à mon secours et ont fait à temps des miracles pour m'en procurer.

Dans ma mémoire, elles n'ont pas de noms, pas de visages. Je ne sais si elles sont vivantes ou mortes. Je sais que je leur dois la vie.

J'ai vu des camarades agoniser de déshydratation.

Une fois, sans m'en rendre compte, j'ai bousculé l'un de ces squelettes pas tout à fait mort. Il a senti le choc et bougé la jambe. Souvenir douloureux. Je n'ai pas pu le secourir ; c'était trop tard. J'avais eu, moi, de la chance. Une fois de plus.

LES POUX

Je me souviens de ces minuscules bestioles insinuantes et tenaces qui m'ont taquinée, grignotée, dévorée durant de longs mois.

Elles sont de tailles, de couleurs, de familles différentes. IL y en a de noires, bien dodues, qui se déplacent paresseusement mais ne s'arrêtent que pour donner un coup de pinces en des endroits de choix. Les blanches, transparentes et mensues, se groupent dans les coutures de nos vêtements.

Tête blanche et ventre noir, voraces et agiles, d'autres se prélassent dans nos plaies et se régalent sans se préoccuper de nous.

En leur compagnie, je ne suis jamais sans distraction ; si l'un des trois groupes est repu, un autre a déjà faim et prend le relais. Nuit et jour, les poux sont présents. Avec le temps et l'habitude, ils deviennent indiscrets. Ils poussent la hardiesse jusqu'à se promener au nez et à la barbe des S.S. qui, âmes d'élite et propres par excellence, ne peuvent tolérer cette vue. Une bonne séance de désinfection s'impose.

Nues, tremblantes, nos paquets de hardes serrés contre nous, un immense ventre de béton nous engloutit. Une cuve pour les vêtements, une douche froide pour nous, puis défilé devant une pompe à vélo qui crache un brouillard blanc. Un coup à droite, un coup à gauche et nous sortons blanchies, tondues, refroidies et pleurant de dépit devant des spectateurs goguenards. Chaque séance est aussi un moment de sélection plein de risques. Si, par malheur, nous nous laissons étourdir par la faim ou par l'odeur, les chiens sont là pour nous rappeler à l'ordre.

En fin de séance, on nous jette des vêtements par dessus une petite barrière. Ces chiffons ne sont jamais de notre taille. Dehors, en attendant les autres, nous essayons de les échanger entre nous. C'est une opération qui a ses dangers avec les regards en fil de fer barbelé qui nous entourent. Je l'ai quelquefois réussie. Il m'est arrivé cependant de revenir le soir avec une robe à traîne et des barques aux pieds. Les organisateurs de notre séjour se complaisaient à nous voir dans de tels déguisements.

Dans la paille de nos baraquements, nos petits hôtes noirs, blancs ou bicolores nous attendent. Ils nous en veulent de les avoir laissés jeûner aussi longtemps. Voluptueusement, ils reviennent à nous.

L'APPEL

Nos surveillants pleins de zèle ont comme objectif de nous faire disparaître, mais proprement. Aussi s'appliquent-ils à nous doucher, à nous dépersonnaliser, à nous tondre, à nous désinfecter, en moyenne une fois par mois.

Ils veulent aussi savoir exactement ce qu'ils font et pour cela nous comptent souvent. Ils y mettent de la fantaisie et des soins. Tout tient à leur état d'âme. Une lubie d'exactitude, et nous sommes déjà dehors, par rangs de cinq, à n'importe quel moment de jour ou de nuit.

Quatre calculateurs se suivent, se contrôlant les uns les autres. Leur accord demande un temps infini. Le soleil, la pluie, le gel ne les découragent jamais. Ils ont une conscience pointilleuse de leur devoir et l'exécutent avec une discipline de fer. S'il leur paraît manquer quelqu'un, ils peuvent toujours, pour simplifier, supprimer des centaines de numéros. Souvent, on retrouvait déjà morte la malheureuse absente. Nous sommes debout à attendre.

Nous attendons, au milieu de l'agitation des chiens, des fouets, des gardes, fatiguées d'avoir tant d'importance. C'est avec rage que nous assistons impuissantes à l'addition et à la soustraction de ces milliers de matricules emmêlés.

Il nous arrive souvent d'être réveillées au cœur de la nuit par des coups de gueule accompagnés de coups de fouet. Les fouets ont une grande personnalité. Ils s'expriment avec vigueur et rigueur. Ceux qui les manipulent impriment les gestes. Des lèvres desséchées remuent imperceptiblement et le ciel est déjà ouvert dans certains regards quêtant l'aide ou la fin. Et nous ne pouvons rien, nos yeux mêmes, muets, qui sont notre seul lien. Agonies silencieuses qui blessent et secouent. Je serre les dents : « Non, pas encore ! »

Le travail finit avec le jour. A la grande porte de l'arrivée, mêmes regards guettant les défaillances et mêmes gestes indifférents pour orienter vers la mort. Nous nous redressons, l'espoir tendu vers un autre demain, un autre encore également affreux.

Une interminable attente, debout, pour la soupe du soir et un morceau de pain. Un long appel, les derniers coups de cravache à l'entrée du block, puis nous tombons avec le jour.

LE PAIN

La valeur d'une petite savonnette de pain noir dans le creux de la main : c'est un peu de vie que je fixe d'un regard dévorant.

Miette par miette, je le mange, je le fais durer. Je ferme les yeux comme un nouveau-né pour le savourer, pour m'en imprégner.

Si je ne suis pas vigilante, on peut me le prendre, s'emparer de ma vie, comme ça, sans crier gare : chacun pour soi. Et pour survivre, je dois être prête à jeûner de longs jours.

Il faut savoir ouvrir l'œil pour apercevoir une épluchure échappée des poubelles, ou cueillir une goutte de rosée blottie au creux d'un coquillage.

La faim me donne des étourdissements : je vois des mirages et des étoiles me brouillent les yeux. Je tends toute mon énergie pour chasser des visions de plats, de cuisine, de repas et me calmer l'imagination. Chaque jour est une bataille à gagner contre cette ennemie.

Je n'envie pas, cependant, ceux qui n'ont pas connu la faim, parce qu'ils ne sauront jamais la joie d'une miette de pain.